

**Le peintre Modeste Huys & Madame De Zutter**  
 extrait de « De wederwaardigheden van schilder Modest Huys »  
 de Camiel De Waegenaere et commenté par Paul Huys

**Note préalable :**

L'article qui suit, paru en 1999 dans le périodique d'histoire locale « De Gaverstreke », est basé sur un manuscrit de l'oncle du peintre. Paul Huys, qui porte le même patronyme mais ne serait pas apparenté au peintre, n'en a publié que la partie ayant trait à Marguerite Taelman. Compte tenu des attaques « *ad personam* » il l'a fait précéder d'un commentaire sous la rubrique « Camiel De Waegenaere ». Cependant même dans ce commentaire il donne l'impression d'avaliser les accusations, surtout lorsqu'il affirme que la vérité vraie se situe entre l'hagiographie et l'écrit outrageant et qu'il admet que ce texte tend vers la seconde extrémité. Tout cela nous fait que trop penser à la tirade de la médisance : « *Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose...* ».

En revanche il est clair que Marguerite avait du caractère. Du fait de sa personnalité il est probable qu'elle se soit attirée quelques solides inimitiés. Tout le texte de l'oncle du peintre déborde de rancœur, à chaque phrase il trouve le qualificatif dénigrant voire blessant. Mais même s'il y a eu un différend, il n'est pas sûr que dans la réalité le peintre en ait conçu une amertume inextinguible. Le nœud du problème est très probablement lié à l'affaire du portrait, que Marguerite avait renvoyé tout simplement parce qu'elle l'avait trouvé mauvais, une affaire à laquelle l'oncle a donné une dimension énorme. Il ne nous est impossible de nous prononcer sur la qualité de ce tableau, à l'heure actuelle nous ne connaissons personne qui l'ait jamais vu, il n'apparaît pas dans nos inventaires et on peut se demander s'il existe encore. Qui plus est tout peintre connaît des haut et des bas et ce n'est pas lui faire injure que de dire que Modeste Huys n'appartient pas au club des peintres les plus prestigieux.

Conclusion : à chaque lecteur de se faire sa religion.

**Camiel DE WAEGENAERE**

Camiel De Waegenaere, né à Gottem le 8 Octobre 1855 et décédé le 14 Novembre 1946, homme solitaire et célibataire, peintre autodidacte, poète qui par la grâce de Dieu écrivit aussi des essais<sup>1</sup> et des récits, était l'oncle maternel du peintre Modest Huys (1874-1932) d'Olsene.

La biographie qu'il écrivit probablement en 1931 sous le titre « *De wederwaardigheden van schilder Modest Huys* » est un manuscrit en 2 volumes de respectivement 71 et 64 pages,

Le chapitre consacré à « Huys & Madame De Zutter » est tiré du second volume ; les pages 38 à 58.

Le 9 Février 1910, quelques mois après son mariage, Modeste Huys vint habiter à Waregem et demeura au « Rozenhuis » jusqu'au 5 Janvier 1912, ensuite il déménagea à Vive-St-Eloi. Le chapitre publié ici, traite des années 1907 à 1914, lorsque Huys était en rapport avec Madame De Zutter, née Marguerite Taelman et dont il fit le portrait en 1909.

---

<sup>1</sup> Le catalogue de l'Université de Gand ne mentionne que 2 publications de cet auteur qui semble être fort méconnu : « Het portret van de duivel » 1908 et « De twee heidetakjes » (1909)

Il y a pas mal de documents sur les activités de cette dame férue d'art, épouse de l'industriel Charles De Zutter, fondatrice et animatrice du cercle artistique local « *Stillekens Aan* » e.a. la contribution richement documentée et passionnante de Christine de Grootte (ayant habité au Rozenhuis de 1974 à 1985), publiée initialement en 1983 dans « Maisons d'hier et d'aujourd'hui ». Dans la revue « De Gaverstreke » de 1997, Roger Sustronck consacra également un article à Madame De Zutter et à son cercle artistique. Ces deux articles éclairent sous un jour positif (et sans doute à juste titre) l'action culturelle et artistique de Madame De Zutter. Les considérations de Camiel De Waegenare donnent une image plus critique, (donc moins positive, (sans doute également à juste titre). Chacun a bien sûr droit à sa vérité, la vérité vraie se situe le plus souvent entre l'hagiographie et le fait de vilipender une personne. La sympathie et l'antipathie sont des réflexes plus ou moins irrationnels, ce qui ne signifie pas qu'ils ne seraient dénués d'un fond objectif.

Il s'agit donc d'une version alternative ou d'une contrepartie qu'il y a aussi lieu d'entendre. Dans nos commentaires nous nous bornons à ne mentionner que les faits qui peuvent être vérifiés. Nous ne pouvons évidemment pas nous prononcer au sujet de la vérité subjective, teintée de désillusions, de Modeste Huys (de la bouche de son oncle Camiel De Waegenare).

Pour ce qui des modalités de restitution, nous donnons du chapitre en question le texte intégral, sans omissions. Nous conservons intégralement le vocabulaire, parfois assez étrange, ainsi que les particularités stylistiques.

...

Ce que l'auteur raconte de Huys et de Madame De Zutter porte les marques d'un temps révolu. Les récits anciens, tout anecdotiques qu'ils soient, s'ils suscitent en nous un sourire compatissant, ils nous permettent aussi de mieux connaître nos peintres flamands de la « Belle Epoque », des années qui précédèrent la première guerre mondiale.

## Modeste Huys et Madame De Zutter

En 1907 Huys reçut la visite de Madame De Zutter de Waregem, une dame enjouée, réputée au monde pour promouvoir l'art et la vie culturelle.

Le premier contact ne suscita chez le peintre que peu de sympathie pour la visiteuse. Ce dont elle s'aperçut sans doute mais en courtisane raffinée<sup>2</sup> elle parvint à gommer immédiatement l'impression défavorable par une profusion d'amabilités. Elle venait lui demander des cours de peinture, ce à quoi il consentit, compte tenu des conditions exceptionnelles qu'elle offrait.

Ce qui fit que Huys vint plusieurs fois par semaine au domicile de Monsieur et Madame De Zutter dans la Statiestraat. Madame fit preuve d'excellentes

---

<sup>2</sup> une autre traduction du mot flamand est : rusée, rouée, tout dépend de la connotation que l'on veut y donner

dispositions et les cours se déroulèrent impeccablement. Le peintre fit bientôt connaissance de tous les amis de son élève et elle désirait aussi l'adjoindre à toutes ses relations. Ainsi ils sortirent beaucoup ensemble.

Un jour qu'ils étaient chez Stijn Streuvels, Madame De Zutter se déclara charmée par le style de la maison de l'écrivain de telle sorte qu'elle pria Huys de lui trouver un architecte capable de lui dresser le même plan. Le peintre savait cependant qu'elle déjà avait conclu un contrat avec son propre beau-frère<sup>3</sup>, pour la construction d'une villa sur un terrain qu'elle venait d'acheter. Huys en conféra avec Viérin<sup>4</sup> et lui demanda de dessiner un projet qui donne satisfaction à cette dame particulièrement difficile à contenter et dont il avait remarqué la versatilité.

Viérin y parvint pleinement et lorsqu'en 1908, Monsieur et Madame De Zutter pouvaient venir occuper la maison, ils avaient réalisé une économie de Fr 70.000<sup>5</sup> par rapport au projet de leur parent. Une fois établis dans leur nouvelle villa, Madame De Zutter le pressa constamment pour qu'il vienne habiter à Waregem. Il pouvait se faire construire dans leur domaine une maison pareille à la leur.

Et Huys accepta. En 1909, cette maison était prête, il la baptisa « *Het Rozenhuis* ». Il se maria et emmena son épouse dans son charmant nouveau foyer. La première année on lui fit grâce du loyer pour compenser les pertes de temps que lui avaient occasionnées la supervision des travaux. L'année suivante il aurait à payer son loyer en réalisant le portrait de Madame car celui de Monsieur avait déjà été fait quelque temps auparavant. A partir de la 3<sup>ème</sup> année il aurait à payer Fr 400.

Ensuite Madame De Zutter se mit dans la tête de fonder un cercle artistique que Huys aurait à diriger. L'association, dont le but était d'organiser des expositions, des soirées chantées, des conférences, etc... vit le jour car l'ambitieuse dame ne reculait devant aucun effort, ni devant aucun frais. Hugo Verriest et Stijn Streuvels y feraient des exposés et l'on y aurait encensé l'un ou l'autre. Les jeunes artistes, de près et de loin, se laissèrent embrigader dans la corporation. Et on y fit de la musique, des banquets, on y monta des pièces de théâtre, on y donna des bals, on y tira les oreilles de Conscience, de van Bree, etc...au point qu'on retournait chez soi que la main au collet<sup>6</sup>.

C'est trop beau pour continuer ainsi.

D'autres dames et aussi d'autres messieurs désiraient également prendre des cours chez Huys mais en voyant que Madame De Zutter accaparait tout son temps, ils intriguèrent pour semer la discorde entre le maître et son élève mais lorsqu'ils réalisèrent qu'ils n'y parviendraient pas, ils s'employèrent à susciter chez Monsieur De Zutter des soupçons au sujet des relations de son épouse avec le jeune artiste. Une fois le ver dans le fruit, il ne tarderait pas à produire la gangrène.

C'était l'époque où Huys était un grand ami du peintre De Saedeleer, il lui avait fait connaître Madame De Zutter ; C'est également chez lui que Huys se

---

<sup>3</sup> Aucun des beau-frères de Marguerite n'était architecte

<sup>4</sup> Joseph Viérin (1872 – 1949) architecte renommé de Bruges

<sup>5</sup> Somme très élevée pour l'époque, en réalité c'est le montant global que Ter Elst avait coûté

<sup>6</sup> littéralement viré pour ivresse

fit plusieurs disciples comme Boulez, Saverys et autres, enthousiasmés par la beauté de ses créations et jaloux de sa renommée.

Le ver était en effet dans le fruit, disions nous.

Monsieur De Zutter n'était déjà pas bien malin, mais l'argument qu'il utilisa pour déclarer la guerre à Huys était aussi faux que stupide.

En effet il obligea Huys à reprendre le portrait de Madame et à payer en sus le loyer de l'année, ce que le peintre refusa bien sûr. Il se fit assigner en justice. Le tribunal siégeait à cette époque dans la maison communale d'Harelbeke, plus précisément à l'étage car en dessous c'était une auberge.

Le Juge de Paix demanda à Huys s'il avait pris un avocat et l'artiste déclara qu'il allait s'en charger tout seul. D'une forte voix il déroula le film de sa version, de quoi faire trembler<sup>7</sup> les murs. A l'étage inférieur, dans l'auberge plus le moindre chuchotement, on écoutait.

Monsieur De Zutter soutenait mordicus que son épouse n'avait conclu aucun accord avec le peintre pour la location du Rozenhuis et que le locataire n'apportait aucune preuve. A ce moment Huys produisit son dernier atout.

Il sortit de sa pochette un bout de papier qu'il déploya et présenta au Juge de Paix. On y trouvait quelques dispositions conclues entre le peintre et Madame De Zutter et que celle-ci avait griffonnées au crayon tout en parlant, afin de s'en souvenir. Il n'y manquait ni les conditions locatives, telles que le défendeur le soutenait, ni le monogramme de Madame.

Le Juge le lut et demanda à Monsieur De Zutter s'il reconnaissait l'écriture de son épouse. Pâle et déconfit il vit le bout de papier et se résigna, vu que etc...

Huys redescendit le premier et commanda un verre de bière au comptoir ;

- S'il vous plait Monsieur l'Avocat – lui dit respectueusement l'aubergiste en lui présentant la boisson. Le peintre éclata de rire, la femme qui l'avait écouté lors de son apostrophe l'avait pris pour un éminent juriste chargé de la défense de la partie assignée. Plus tard, lorsqu'il revint avec un ami dans cet établissement il présenta cette femme comme étant sa sœur.

Monsieur De Zutter fit reprendre le tableau qu'il avait fait rapporter par ses employés et au cours des quelques mois où Huys avait encore droit de cité, il vivait sur le pied de la paix armée avec la maîtresse des lieux. De Saedeleer l'avait remplacé dans les faveurs de Madame et y résida des demi semaines voire des semaines entières.

A partir de ce moment, un lecteur normal s'attend à ce que les relations se soient tendues entre Monsieur De Zutter et son épouse. Qu'allez vous imaginer, bonnes âmes, les riches ont leur moralité à eux. Chez eux les liens conjugaux ne sont pas aussi étroits, on en mesure pas la largeur en mètres mais en milles. Il n'y a de règles qu'en matière d'intérêts du ménage. Si Monsieur De Zutter voulait écarter Huys de l'entourage de son épouse, c'était uniquement parce que dans ses rapports il n'avait pas été assez rusé pour se prémunir des suspicions, en effet lors de parties de billard ou en jouant aux cartes, il avait eu à subir les railleries de ses propres amis. Et Madame était à ce point courroucée d'avoir perdu son procès qu'à de multiples reprises elle s'exclama : « *Je le poursuivrai durant trois ans de ma vengeance !* »

---

<sup>7</sup> littéralement « à faire transpirer les murs »

Ce fut Madame Boulez de Vive-St-Eloi qui en parla la première à l'artiste et lorsque Huys lui demanda pour quelle raison elle s'était arrêtée au chiffre trois, l'intelligente dame haussa les épaules tout en pointant l'index au front. Néanmoins cette dame en arriva à se faire piéger dans les filets du jeu d'influences que Madame De Zutter parvenait à tisser de façon si raffinée.

Son fils Jules<sup>8</sup> désirait suivre des cours de peinture chez Huys et puisque ses jours au « Rozenhuis » étaient comptés, elle n'eut pas beaucoup d'efforts à faire pour le persuader à venir s'établir dans sa commune, d'autant plus que Vive-St-Eloi est un village vraiment pittoresque. Huys viendrait habiter une maison adjacente à celle des Boulez et qui leur appartenait. Il y vint en 1911 et demeurait à nouveau aux abords de sa Lys chérie. Il désirait ardemment pouvoir y terminer sa vie. De sa chambre, qu'il avait fait peindre en blanc, de son lit, disons nous, il voyait couler la rivière poétique, qui était souvent recouverte le matin et le soir d'un voile magique argenté, le tout à l'unisson avec la blancheur de son environnement, faisant jongler dans son esprit les contes « Nuits blanches<sup>9</sup> » de Tolstoï. En pleine journée, il voyait paître et gambader le bétail dans les prairies d'un vert tendre au bord de la Lys. Il entendait les ordres du maître de l'écluse et ceux des bateliers, sa maison se trouvant à quelques pas de deux ponts sur la rivière canalisée. Très souvent il approfondissait ses méditations sur la dure et lourde condition des bateliers. Cela le distrait d'aller écouter leur jargon et de temps à autre il ne dédaignait pas d'aller leur faire la conversation.

Lorsque son premier fils naquit, il se crut avec son épouse, comme Adam et Eve dans un Eden divinement créé. Presque toutes les œuvres qu'il réalisa à cette période traduisirent l'idylle des jours heureux qu'il passa à Vive-St-Eloi. C'est au cours de ces mois qu'il conçut une magnifique création, une étape capitale dans son cheminement et sa sensibilité d'artiste, nous y reviendrons plus loin.

Huys se trouvait donc en pleine période d'inspiration. Madame De Zutter s'était constituée toute une coterie, une clique dans le but unique de saper sa personnalité. Par moments il ressentit bien le dard de leurs attaques, mais nageant en plein bonheur du moment présent, cela se guérissait instantanément. Il espérait presque que la vengeance de son ennemie en resterait là, mais ce ne fut pas le cas.

Jules Boulez suivait les cours de Huys et faisait de sérieux progrès. Madame De Zutter allait et venait chez les Boulez. Ne fallait-il pas travailler à opposer la mère et le fils au peintre ?

Grâce à Huys, Jules avait atteint un stade tel qu'il lui était devenu possible d'exposer et il croyait devoir quitter du maître pour suivre sa propre voie. Huys percevait parfaitement la mainmise et l'influence suggestive sur un esprit faible. Qui d'autre que Madame De Zutter aurait donc pu imprimer cette voie. Consolé par sa mère, il manqua à Jules suffisamment d'énergie pour tenir tête à l'énergie, dont disposait la diplomate de Waregem pour atteindre ses buts.

Il fut dit que le Rozenhuis serait habité par un peintre bruxellois, même un excellent peintre disait Monsieur De Zutter à son entourage.

---

<sup>8</sup> Jules Boulez (1889 – 1960) peintre

<sup>9</sup> L'auteur de l'article remarque que « Nuits blanches » n'est pas de Tolstoï mais de Dostoïevski

« *Sûrement l'instrument que sa femme veut utiliser pour me faire de l'ombre* » pensait Huys « *Trembles mon petit Modeste !* ».

On prononça son nom : Ramah<sup>10</sup>, mais les mesquineries n'étaient pas du goût de ce dernier. « *Madame De Zutter vous pourrez chercher ailleurs* ».

Et effectivement Ramah disparut promptement, Van de Woestijne le suivit, mais lui aussi n'était pas disposé à être à la remorque d'une courtisane.

Lors d'une de ses promenades quotidiennes à bicyclette, Huys arriva chez Stijn Streuvels à Vichte (sic). L'écrivain lui déclara avoir eu la visite de Madame De Zutter, accompagnée d'un critique d'art allemand dénommé Opdorff, en villégiature chez elle. Le « *Berliner Tageblatt* » l'avait envoyé en Flandre afin d'écrire un article sur les principaux artistes flamands. « *Pour sûr que tu te retrouveras parmi eux* » pensait Stijn.

« *Evidemment* » ironisait Huys, « *avec une Madame De Zutter dans le jeu, comment pourrait-il en être autrement.* »

Pour l'artiste il était clair que la dame aigrie avait pris l'initiative de faire venir l'homme de lettres d'Allemagne. Il n'avait pas lieu de se demander pour quelle raison. Elle était suffisamment riche pour ne pas résister à atteindre ses objectifs par des moyens vénaux. La dame rusée accompagnée de l'allemand descendrait chez tous les artistes de ses connaissances et dans toute la Flandre il n'y aurait pas le moindre peintre se nommant Huys...

Opdorff apparut et ce que Huys avait prévu arriva. En compagnie de son « *nouveau* » car c'est ainsi que fut étiqueté l'écumeur allemand par les gens de Waregem, elle alla trouver en premier lieu Jules Boulez, ne fit que passer devant la demeure de Huys. L'élève de Huys était un artiste et le maître ne comptait plus.

Au bout de quelques jours Opdorff quitta Waregem pour s'installer dans un hôtel à Bruxelles où il avait laissé ses bagages. C'était peu de temps avant l'exposition triennale dans la capitale<sup>11</sup> où Jules Boulez allait débiter.

Depuis quelques temps il ne suivait plus de cours chez Huys et glanait son inspiration chez l'un ou l'autre afin de construire sa propre autonomie.

Quelques jours avant l'ouverture de l'exposition, sur les conseils de Madame De Zutter, Madame Boulez convoqua deux membres du jury afin de sélectionner avec Opdorff les œuvres de Jules qui avaient le plus de chance d'être retenus, car chaque participant ne pouvait en présenter que trois. Huys peignait du côté du Gaverbeek, lorsque la voiture de Madame De Zutter accompagnée de trois messieurs passa en trombe. Le peintre en reconnut un, c'était Verhaeren. Quoique Huys et son chevalet soient bien en évidence, le quatuor ne le remarqua même pas... Souriant de la mesquinerie des gens, Huys poursuivit sa tâche, il travaillait à une création déjà citée précédemment. Il donna à la toile sa couleur et sa signification, impressionné par les nageurs qu'il honora d'or.

Les fêtes, les banquets se poursuivirent pendant plusieurs jours jusqu'au plus profond de la nuit. A tous les coins de rue de Vive-St-Eloi résonnait l'éloge de Jules Boulez, le tout nouveau peintre qui s'était arraché à l'influence des maîtres pour enfin révéler sa propre personnalité. Chaque brise soufflant sur le village susurrant le nom du précurseur d'une nouvelle voie.

<sup>10</sup> Pseudonyme de Henri François Raemaeker (1887-1947)

<sup>11</sup> Exposition triennale de Bruxelles, inaugurée le 9 Mai 1914

Mais, au moment même où il était prêt à expédier les oeuvres sélectionnées, un doute le saisit au sujet des experts, ou bien prit-il conscience de n'avoir pas agi correctement envers le maître qui lui avait tant donné ? Toujours est-il qu'il alla trouver Huys, lui demanda poliment de le laisser entrer et de se prononcer en âme et conscience sur le choix des trois experts.

Passant outre les affronts dont on ne l'avait pas épargné, Huys suivit avec bienveillance son ancien élève jusque dans son atelier et inspecta les trois œuvres. Après l'appel qui s'en était dégagé, il se serait attendu à bien mieux, mais le garçon était venu chez lui plein de confiance et Huys n'était pas du genre à poignarder son pire ennemi, quoique ici c'était facile. Il n'aurait eu qu'à pousser un cri : « *des croutes* » deux mots qu'il s'abstint de prononcer grâce à son sang-froid. Il n'a pas gardé en mémoire les mots qu'il utilisa alors pour traduire ses impressions. Il se trouvait dans la situation d'un médecin appelé au chevet d'un malade et dont l'entourage essaye de lire sur le visage ses expressions afin de savoir s'il y a encore de l'espoir ou si le pire est à craindre. Il cherchait une formule pour dire la vérité sans le froisser. - *Verhaeren et les autres doivent bien sûr avoir leurs raisons d'avoir précisément choisi ces trois là, dit-il, mais à ta place je remplacerais ce tableau ci par un autre.*

Jules était aussi d'avis que celui-là n'était pas des meilleurs et chercha tout autour de lui quelque chose d'autre. Le descriptif des toiles avait déjà envoyé la veille. Huys lui indiqua une toile qu'il avait encore peinte sous sa direction et qui aurait bien pu porter le même titre que celle qu'il retirait.

Jules en fut embarrassé, en fait le garçon se trouvait pris entre deux feux : s'il suivait le conseil de Huys, c'était un camouflet pour Madame De Zutter et les trois critiques d'art que sa mère avait choisis, s'il ne le faisait pas, c'était un camouflet pour Huys qui à ce stade pouvait s'estimer décrié. Aussi bien le maître que l'élève perçurent la tension, qui ne retomba pas après qu'ils se furent quittés. La nuit dut porter conseil au débutant parce qu'au matin il vint trouver Huys pour lui annoncer d'un ton léger qu'il allait composer l'envoi de la façon que Huys le lui avait suggéré. Ainsi dit ainsi fait, le maître et le disciple envoyèrent chacun leurs caisses à Bruxelles. Huys reçut un avis administratif lui annonçant que ses toiles avaient été placées, quant à Jules Boulez il reçut un avis suivant lequel la toile qu'il avait réalisé sous la direction de Huys avait été acceptée, mais les deux autres refusées.

C'était l'occasion ou jamais de pousser le cri « *Voilà le tableau* ». Les personnages principaux en étant : Madame De Zutter, Opdorff, Verhaeren et les deux autres qui se cachaient derrière eux.

Il était prévu que le jour du vernissage de l'exposition, le Roi honorerait de sa présence les artistes en leur présentant ses compliments. Huys ne se tracassait pas trop d'obtenir une distinction et Boulez n'y comptait pas du tout. Pourtant ils espéraient en secret pouvoir assister à la cérémonie afin de se délecter sournoisement de la gaucherie avec laquelle certains professionnels des beaux-arts – des joyeux drilles et des minables des associations – répondraient à la courtoisie du souverain. Ils ne pouvaient pas partir ensemble car Boulez avait été invité par Opdorff à manger dans son hôtel et devait donc arriver quelques heures plus tôt dans la capitale.

La première personne que Huys reconnut dans les salles de la triennale fut le père Taeymans. Ensemble ils étaient en train de flâner depuis quelque

temps tout en échangeant leurs impressions, lorsque tout d'un coup apparut, trempé de sueur, De Saedeleer qui débouchait d'une salle voisine. Après avoir salué promptement l'ecclésiastique et bien sûr sans même remarquer Huys, il le prévenait que le Roi était déjà arrivé et qu'il convenait que chaque artiste se trouva à côté de ses œuvres s'il tenait à être félicité par le souverain. D'emblée le père fit comprendre qu'il n'avait pas de leçons de bienséance à recevoir de De Saedeleer, mais celui-ci insista et l'ecclésiastique se laissa convaincre. Huys poursuivit sa promenade tout seul. Dans la direction qu'il avait prise il n'y a plus beaucoup de visiteurs, si bien qu'on y accueillait chacun.

Tout d'un coup il vit là-bas à l'autre côté de la salle, Jules Boulez, qui sans faire beaucoup attention aux œuvres d'art exposées, traînassait et avançait de façon hésitante et tête baissée. Jules se rendait compte que Huys venait droit sur lui. Il paraissait en colère et défait, les premiers mots qu'il adressa à son ancien maître étaient une apostrophe envers madame De Zutter. Huys vit bien à sa mine que c'était sérieux et que son regard était interrogateur.

Boulez lui fit récit qui se résume comme suit :

Parti à la recherche de l'adresse qu'Opdorff lui avait donné comme étant son logis, il arriva devant une sombre porte, au-dessus de laquelle était affiché en grandes lettres « *Club Automobile* ». *Ceci n'est tout de même pas un hôtel, pensa-t-il, ou du moins pas un logement convenable pour quelqu'un qui est attaché au Berliner Tageblatt.* Néanmoins il alla s'enquérir auprès du portier.

*Qui dites vous ?* demanda celui-ci avec étonnement.

*Opdorff*, répéta le visiteur tout en sortant de sa poche un bout de papier sur lequel se trouvait griffonné au crayon l'adresse complète du critique d'art allemand. Lorsqu'il lut le nom, il semblait se souvenir.

*Ah oui, attendez* et il se frotta les yeux, *cela me revient, il doit être là haut tout en haut, par là, montez seulement, c'est le numéro un tel.*

Jules monta et monta, examina tous les numéros sur les portes et il y en avait des portes. Enfin à court de respiration il trouva enfin le numéro recherché, c'était tout en haut. Mais grands dieux allait-il s'annoncer ici. Que diraient ses amis s'ils l'avaient vu au 4<sup>ième</sup> ou au 5<sup>ième</sup> étage d'un des plus minables immeubles de Bruxelles, lui le fils d'un très estimé bourgmestre, lui habitué au lustre de la richesse et dans son plus beau costume. Ne serait-il pas plus indiqué de repartir ?

Mais pour sûr c'était une erreur. Opdorff là dedans ? nous allons le savoir tout de suite.

Il frappe légèrement à la porte et entend de l'autre côté le bruit sourd d'une chaise qu'on déplace, un raclement de gorge, des pieds qui se traînent et... la porte s'entrebâille. Ah oui c'est quand même Opdorff qui apparaît en peignoir d'une propreté plus que douteuse. Opdorff du Berliner Tageblatt ici dans une mansarde au loyer de misère. Les philosophes ne mentent tout de même pas lorsqu'ils dénouent la cordelette du masque que le monde s'est mis.

Le critique passa rapidement la main dans les cheveux et s'exclama comme quelqu'un qui s'était rendormi.

*Ha oui Monsieur Boulez, je vous avais invité à dîner à mon hôtel, j'en ai pour cinq minutes, asseyez vous, j'ai presque terminé mon article pour mon journal. Je suis prêt dans une demi-heure.*

Mais le visiteur remarqua que son hôte avait encore à faire sa toilette et parfaitement compris que pendant tout ce temps il allait le gêner dans l'unique cellule dont le locataire semblait disposer. Boulez déclara avoir à faire encore quelques courses et reviendrait au bout d'une demi heure. Ceci mit Opdorff à l'aise et Jules partit...

*Si Madame De Zutter s'affiche avec de pareils types, on ne pourra jamais l'accuser de faire la fine bouche,* concluait son récit sur la rencontre du jour.

Madame De Zutter eut tout de même sa vengeance, mais cela sentait le roussi : des semaines, voire des mois suivant l'exposition triennale, il arriva un jour que les facteurs distribuèrent à Waregem et à Vive-St-Eloi quelques exemplaires du Berliner Tageblatt contenant un article grandiloquent sur tous les peintres flamands que Madame De Zutter était allée embêter avec Opdorff. Huys pouvait s'estimer heureux de ne pas figurer sur l'agenda de la demi-mondaine<sup>12</sup>, car sa réputation sentait le soufre<sup>13</sup> et l'examen critique de l'article du Berliner Tageblatt laissait voir qu'il manquait à Opdorff toutes les compétences pour se prononcer sur l'art flamand, d'autant plus que son épître apparaissait avoir été monnayé. Aucun des artistes qui y étaient mentionnés n'étaient fiers des louanges, bien au contraire.

Pour faire bref, Madame De Zutter y perdit beaucoup de considération, le peu de considération qu'elle avait pu acquérir. Ce qui lui porta le coup grâce ce fut la déclaration de guerre que nous fit l'Allemagne, car l'exposition triennale se passait au cours de la première moitié de 1914. Dans la panique des informations éprouvantes, beaucoup se posèrent la question, pas vraiment dénuée de fondements : cet Opdorff n'était-ce pas un espion allemand ? Comme la période de trois ans de vengeance à l'encontre de Huys touchait à sa fin, on murmurait de Waregem à Vive-St-Eloi qu'il y avait là une coïncidence vraiment troublante. Est-ce que cette garce<sup>14</sup> n'était pas suffisamment diplomate pour être depuis des années en relation avec cet Opdorff ? Est-ce que son enquête sur les artistes flamands n'était-ce pas un prétexte pour pouvoir séjourner ici et pour pénétrer dans beaucoup de familles ? N'avons-nous pas appris de pareilles anecdotes lors du conflit 1870-71 ?

---

<sup>12</sup> en français dans le texte, il précise en flamand : femme apparemment convenable, mais en fait libertine

<sup>13</sup> traduction libre du mot « cancer »

<sup>14</sup> traduction libre du mot « wijf » qui possède une connotation très péjorative

Occupants du Rozenhuis (d'après Gaverstreke 1997, p 79)

Arrivé le	Départ	Nom
9 Février 1910	5 Janvier 1912	Modeste Huys
20 Juillet 1914	Mi 1916 ?	Oscar Lateur
28 Février 1928 15 déc 1928 (contrat)	26 Juillet 1929 12 mois (contrat)	Jules De Sutter
5 novembre 1929	2 octobre 1934	Paul van de Woestijne
28 décembre 1934	Été 1946	Bernard de Craene
7 novembre 1946	7 février 1949	Christian De Zutter
20 décembre 1950	1955	Hubert Degezelle
Janvier 1955	Août 1955	Hendrik Huys
Septembre 1955	1974	Henri Boukaert
4 Nov 1974	Décembre 2006	Marc van Hauwaert